



SOCIÉTÉ DU ROMAN POLICIER DE SAINT-PACÔME
PRIX DE LA RIVIÈRE OUELLE 2016
NOUVELLES POLICIÈRES CATÉGORIE SENIOR

2^e PRIX
**NON
RÉCLAMÉ**
FRÉDÉRIC LAFLAMME
TROIS-RIVIÈRES

8 décembre

Saumon et mangue... bizarre!

Difficile de prendre une bouchée de ce truc servi dans un verre avec une cuillère aussi petite que celle d'un nouveau-né. Je n'ai pas l'habitude de manger ce genre de choses. Je crains que les autres voient mon haut-le-cœur, qu'ils disent que je ne suis pas à ma place dans une soirée chic. Ils auraient raison.

Partout autour de moi, des gens d'affaires avalent avec plaisir le contenu des verrines servies par du personnel en costume noir. Je n'arrive pas à y voir autre chose que du poisson cru dans de la mayonnaise, servi dans un verre de fort. Mon ex-mari buvait du fort. Je m'y connais.

Mon malaise est perceptible.

J'ai peur, aussi. Peur des conversations mondaines, peur que ma robe ne soit ni assez neuve, ni assez élégante, peur que quelqu'un aperçoive mes ronds de sueur aux aisselles, peur de faire une folle de moi devant un menu dont je ne connais pas la moitié des composantes. Je paierais cher pour être de retour immédiatement à la maison et me réchauffer un dîner devant la télé.

Que voulez-vous, j'aime les choses simples.

Je chuchote à la dame à côté de moi en pointant les amuse-gueules.

- Avouez que vous tueriez père et mère pour un morceau de pâté chinois noyé dans le ketchup au lieu de... ça.

Elle me sourit. J'y vois un encouragement à poursuivre.

- Je suis bonne cuisinière, moi. Les filles du bureau me le disent tout le temps! Mon pâté chinois fait fureur. C'est simple, je ne le fais pas avec de la viande maigre. On a beau déclarer la guerre au gras animal, moi je dis qu'il ne faut pas que les plats perdent leur saveur. Les filles sont tellement d'accord qu'elles laissent tomber leur quinoa pour en manger, de mon pâté chinois!

Ça y est. Me voilà en train de déballer des sottises à une inconnue. Elle n'a pas l'air d'avoir beaucoup plus de plaisir que moi à cette soirée. Or, je contribue à son ennui. La honte.

Personne ne m'aime assez pour voler à mon secours?

Apparemment, non. J'enfile des gorgées de vin pour chasser ma nervosité et oser parler à ceux qui m'entourent. Résultat : je raconte n'importe quoi. Je suis en plein cauchemar.

Dire que les filles du bureau voulaient que je profite de la soirée pour rencontrer quelqu'un. Un homme. C'est mal me connaître! Trop timide. Puis l'amour, je suis trop vieille pour ça.

La seule chose qui compte pour moi, c'est le bien-être des autres. Je suis une Gardienne de l'espoir. Plus exactement, je suis la trésorière de la section locale des Gardiens de l'espoir, l'organisme de charité.

À cent dollars le couvert, la soirée gastronomique nous permet de renflouer nos coffres et d'amasser en trois heures près du tiers de notre budget annuel de fonctionnement. Impossible de m'éclipser avant d'avoir compté chaque dollar et remis tous les prix de présence.

Notre présidente Michèle s'approche du micro. Elle remercie les centaines de convives pour leur appui financier. Elle leur rappelle que l'argent amassé permettra à des familles de chez nous de recevoir un panier de provisions à l'occasion de Noël. Elle fait ça bref, comme nous lui avions demandé. Elle a de la parlote, la Michèle. Contrairement à moi qui fige et bégaye devant le public, elle se lance parfois dans des monologues dont elle-même perd le fil.

Elle remet le micro à Éric Pelletier, vedette de la télé locale, qui poursuit avec de l'animation. Il est à la fois président d'honneur de notre campagne et maître de cérémonie. Ça donne du lustre à la soirée. Il est beau à nous ramollir les jambes.

À la fin du repas, ce sera à moi de monter sur la scène pour annoncer le montant final recueilli. Ça me rend déjà nerveuse. Et si je bafouillais et dévoilais le mauvais montant? Les filles du bureau rient de moi, avec mes angoisses. Qu'elles y aillent, elles, parler devant une salle remplie à craquer!

Autour de nous, un festival de paillettes et de robes moulantes, généralement portées par des quadragénaires à la peau orange. Beaucoup trop de décolletés. Ça me dérange, autant de *bling bling* dans une soirée consacrée aux plus démunis. On a beau vouloir amasser un maximum d'argent, on pourrait faire ça plus sobrement.

Demain sera l'heureux retour à la réalité. Je classerai des boîtes de conserve et des cartons de jus. Les paillettes seront oubliées. Je serai dans mon élément.

D'ici là...

Je regarde ma montre. Deux heures et dix-neuf minutes avant ma séance télé et plat réchauffé.

22 décembre

Il fallait que Michèle la présidente tombe malade en pleine



distribution des paniers de Noël! Ce n'est pas sa faute. Une bronchite. Elle tousse sa vie. Ça augmente ma charge de travail. Pardon, de bénévolat.

Je suis la seule à pouvoir la remplacer au pied levé. Depuis mon divorce, il y a dix-sept ans, j'ai du temps à consacrer aux autres. Pas seulement parce que le départ de mon mari a laissé dans ma vie un vide sidéral : c'est pour moi une question de valeurs.

Chaque Gardien de l'espoir a son secteur. Le mien, je le connais par cœur. Je pourrais faire ma distribution les yeux fermés. Les gens m'appellent par mon prénom, me saluent au comptoir paroissial et m'offrent parfois de porter mes boîtes. Je distribue de la nourriture aux mêmes bénéficiaires depuis quinze ans. J'ai ma routine.

Michèle coordonne la distribution des paniers à l'autre bout de la ville. Je connais mal son quartier. Je n'ai pas de repère. Je dois m'orienter avec un plan. Les boîtes sont lourdes et je n'ai personne à proximité pour m'aider. Il faut parfois monter des escaliers extérieurs de trois étages. Ça me ralentit. J'ai mal aux bras. Aux jambes, aussi.

C'est trop pour moi.

Surtout que cette année, les Gardiens offrent des paniers plus remplis que jamais. Nos activités de financement nous ont permis d'amasser assez d'argent pour ajouter des produits frais aux denrées non périssables. Les bénéficiaires sont reconnaissants, c'est ce qui importe.

Où sont les dames orange de la soirée gastronomique quand vient le moment de distribuer leur don? Remettre un chèque, ça leur convient, mais entrer en contact avec de vraies personnes dans le besoin, ça, pas question! Moi, au moins, je tente de faire une petite différence dans la vie des gens qui souffrent en silence. On me traite de bien-pensante, je m'en fous.

La souffrance est partout autour de nous. Dans les quartiers populaires, derrière les fenêtres sans décoration, dans les résidences pour aînés, aux portes des usines qui, tous les ans, licencient leurs travailleurs à Noël en prétextant une baisse dans leurs carnets de commandes. Partout, des gens n'ont pas de quoi faire ne serait-ce qu'un petit réveillon. Noël est une fête profondément cruelle. Elle montre aux pauvres tout ce qu'ils n'ont pas les moyens de s'acheter et autorise les autres à penser que tout le monde vit d'égales réjouissances.

Mieux vaut ne pas m'abandonner à ces réflexions, ça me distrait de mes tâches et ça me met en colère.

Seize boîtes encore à livrer. C'est jouable.

Mon fils m'a recommandé de perdre du poids. Il a raison. J'ai le cœur qui veut me sortir de la poitrine après avoir monté et descendu autant d'escaliers. À cinquante-quatre ans, je ne rajeunis pas.

Si je veux continuer ma tournée, je vais devoir m'acheter un activateur de circulation sanguine. J'ai un œil sur celui que Guy Lafleur utilise, dans les publicités télé. Ses effets ont l'air miraculeux.

Michèle m'a laissé sa liste de noms et d'adresses de bénéficiaires. Plus qu'un à visiter.

Landry, R. 68 ans. 2464 Notre-Dame. Vit seul. Allergique aux fruits de mer.

Contente de terminer ma distribution avec un homme célibataire. Son panier de denrées est moins garni que celui d'une famille, donc moins lourd.

Je ne sais pas pourquoi Michèle a pris la peine d'indiquer qu'il est allergique aux fruits de mer. Ce n'est pas comme si les Gardiens de l'espoir avaient les moyens de distribuer des homards!

Le 2464 Notre-Dame est au deuxième étage d'un petit triplex en mauvais état. Je m'y rends en montant un escalier en tire-bouchon.

Je sonne. Une fois. Deux. Trois.

Landry, R. ne semble pas être chez lui.

Notre politique est claire en de telles circonstances : nous devons laisser une note pour indiquer le moment approximatif d'un nouveau passage. Si le bénéficiaire ne nous accueille pas lors de cette seconde visite, les denrées sont remises à d'autres. Pas question de perdre de la nourriture.

À moins que...

Je me surprends moi-même à approcher ma main de la poignée.

La porte n'est peut-être pas verrouillée.

Dire que je respecte toujours la politique à la lettre! Je devrais être patiente et revenir chez M. Landry un autre jour. Mais je pense aussi à ma surcharge de travail, pardon de bénévolat. Aux deux quartiers où je dois terminer la distribution des paniers.

À mes jambes qui sont en compote. Et je tourne.



La porte s'ouvre sans difficulté.

Un petit logement. Quelques mètres carrés et peu à voir. Un vieux fauteuil aux bras usés. Une table jonchée de débris. Des restes de nourriture. Quelques insectes sur le plancher, entre le bas des armoires et la vieille cuisinière aux éléments en spirales.

Puis l'odeur.

Une odeur à vous faire perdre connaissance. Pas comme dans les appartements plus ou moins salubres que j'ai l'habitude de visiter. Pas comme chez les personnes âgées qui ont de nombreux animaux de compagnie. Non. Une odeur de pourriture.

- Monsieur Landry, êtes-vous là?

Pas de réponse.

J'entre dans la seule autre pièce de l'appartement.

Je crie.

Je n'ai jamais de ma vie imaginé à quoi pouvait ressembler un cadavre.

Je ne suis pas folle, je sais qu'on ne passe pas directement de la vie à l'état de squelette. Mais je ne me suis jamais douté qu'un corps pouvait fondre et prendre une couleur vert forêt.

Dans le petit lit de la chambre, un homme, ou ce qu'il en reste. Je n'ose pas y toucher. Ses lèvres sont noires.

- Oh mon Dieu, Oh mon Dieu, Oh mon Dieu...!

Voilà tout ce que je répète à haute voix, comme une litanie.

Je crains la crise de panique. J'en ai fait une, il y a plusieurs années.

Je me sens à un cheveu de renouveler l'expérience.

À ma plus grande surprise, je réussis à me maîtriser suffisamment pour composer le 911 sur mon téléphone cellulaire. Mon fils m'a toujours dit qu'il pouvait me servir. Il a raison. Dire que je ne prends presque jamais le temps de le glisser dans ma sacoche!

Les policiers vont savoir quoi faire.

- Oh mon Dieu, Oh mon Dieu, Oh mon Dieu...

Deux patrouilleurs entrent sans frapper et me demandent si c'est moi qui ai logé l'appel d'urgence. J'acquiesce et pointe la chambre, même si l'odeur pourrait à elle seule les guider.

Ils y pénètrent.

L'un d'eux fait une remarque de dégoût. Depuis la cuisine où je reste immobile, je l'entends communiquer avec la centrale et demander l'envoi sans tarder d'un enquêteur. Il donne l'adresse et précise qu'il s'agit d'un cas de mort évidente.

Ça pourrait difficilement être plus évident, je suis bien d'accord avec lui.

Les policiers m'accordent peu d'importance.

Je me réfugie sur le balcon, question de prendre un peu d'air. Mon cœur bat de façon irrégulière. De l'arythmie. Ça ne me surprend pas. Je ne m'étais pas préparée à vivre autant d'émotion. Quelques minutes plus tard, une autre voiture de police se gare devant l'immeuble. Un homme en sort. Habit foncé. La mi-trentaine. Ce doit être lui, l'enquêteur. Je ne sais pas pourquoi je m'attendais à un homme d'un certain âge en imperméable, comme l'inspecteur Columbo. On a de ces images en tête, parfois. Il passe à côté de moi sans me regarder.

- Restez pas loin, je vais avoir des questions à vous poser.

Aucun propos réconfortant.

Je sais qu'il a mieux à faire, mais tout de même! Je viens de voir une scène que je n'oublierai jamais. Je suis en état de choc.

Je m'assois. Je n'en peux plus.

- Oh mon Dieu, Oh mon Dieu, Oh mon Dieu...!

À l'intérieur, ils prennent des photos. Je vois des flashes. Un quatrième homme arrive et entre en m'ignorant complètement, lui aussi. Je l'entends se présenter aux autres comme le technicien en scène de crime.

Un crime?

Si quelqu'un ne m'apporte pas un remontant rapidement, ils vont se retrouver avec un deuxième cadavre, le mien.

À l'intérieur, les policiers s'activent pendant quelques minutes puis sortent chercher le nécessaire pour retirer le corps du lit.



Aux jurons prononcés, je comprends qu'il est en quelque sorte... collé sur place.

L'enquêteur sort sur le balcon et s'approche de moi. L'heure de mon interrogatoire est venue. Les filles du bureau ne croiront jamais que cela m'arrive à moi.

Il me demande ce que je fais là. Je lui explique : les paniers de Noël, tout le tralala. Non, je ne connais pas l'occupant de l'appartement. Je ne l'ai jamais vu avant. Vivant.

Et puis... fin. Il replie son calepin après avoir noté mon numéro de téléphone, au cas où il aurait d'autres questions.

- C'est tout?

Il me demande platement pourquoi je voudrais prolonger l'exercice.

Je suis sans mot.

- Comment allez-vous résoudre le crime?

- Qui a parlé de crime, madame?

Il me trouve cinglée. Je le vois dans son regard. Il fronce les sourcils.

- Avez-vous d'autres informations à nous fournir?

Je n'ai plus de salive. Je me sens comme une suspecte. Évidemment, je n'ai rien à ajouter. Je ne sais rien, de toute façon.

- Le monsieur a dit qu'il était technicien en scène de crime. Alors, je me suis dit que...

- Non, madame. Y'a pas de crime. Tout indique que celui que vous avez trouvé est l'occupant de l'appartement... Monsieur Landry. On l'a retrouvé dans son lit, les doigts croisés sur la poitrine. La télé était allumée. Y'est mort, c'est tout. Fin de l'histoire.

Le technicien en scène de crime et l'enquêteur ne sont là que pour la forme, la procédure. Je suis soulagée.

- Vous allez faire enquête quand même?

Je l'agace avec mes questions.

- On va envoyer le corps au coroner, c'est lui qui va décider si on va plus loin. Moi tout ce que je conçois après un examen

sommaire des lieux, c'est qu'un homme isolé est mort de cause naturelle.

Est-il pressé? Il a l'air. Des choses plus importantes à régler?

- Une fois que j'aurai confirmé son identité et questionné les voisins, je m'en vais. Vous allez faire la même chose et essayer de chasser de votre tête les images que vous avez vues. Un cadavre en décomposition depuis des semaines, c'est pas joli.

Des semaines! Il est resté seul dans sa chambre pendant des semaines! Je suis sonnée. Lui, ça le laisse complètement froid. *Business as usual.*

Je regagne le camion des Gardiens de l'espoir, garé à quelques dizaines de mètres. Je continue de suivre la scène. Le corps est sorti dans une grande enveloppe, comme dans les films.

Toute une vie qui disparaît dans l'indifférence générale.

Comment peut-on vivre à ce point hors du monde? N'avoir personne qui se préoccupe de notre sort?

J'en oublie presque mes battements de cœur irréguliers.

Aurais-je dû préciser à l'enquêteur que monsieur Landry était allergique aux fruits de mer? Probablement que non. Je suis sotté.

Je dois parler à Michèle. Elle a beau cracher du sang, elle va m'écouter. Il faut que je lui raconte ce que je viens de voir et partage mon indignation. Mais avant, j'ai un autre appel à faire. Mon activateur de circulation sanguine attendra.

- Pourrais-je parler à Éric Pelletier?

Lui téléphoner me demande tout mon courage.

La réceptionniste de la station de télé locale résiste. Pas question de me mettre en communication avec l'animateur-vedette.

- J'ai besoin de lui parler. Je suis la trésorière des Gardiens de l'espoir. Il a animé notre soirée de gala il y a deux semaines. Je l'ai rencontré.

Ce n'était vrai qu'à demi. Il m'a été présenté, mais j'ai été beaucoup trop timide pour prononcer un seul mot. À cette étape de la soirée, ma consommation de vin n'était pas assez avancée pour me permettre de formuler une phrase complète.

La réceptionniste me dit qu'il est en studio.



Aucun problème, j'attends. Je pense qu'elle aurait préféré que je raccroche.

Après dix ou quinze minutes à poireauter, Éric Pelletier me répond. Je savais qu'il était à l'écoute de son public.

Je lui parle de la mort de monsieur Landry. Une excellente idée de reportage, selon moi.

- Ma chère dame... je ne suis pas journaliste! Je suis animateur.

Il peut bien couper les cheveux en quatre, c'est la même chose : il passe à la télévision. Moi, je viens d'être en présence de policiers et d'un homme mort. Assez spécial merci, non?

- Madame, ça arrive régulièrement.

Pas à moi, en tout cas.

Me trouve-t-il ridicule, lui aussi?

- Je suis certain que quelqu'un de notre salle de nouvelles va contacter les autorités policières et décider de raconter l'histoire, s'il y a lieu.

Je lui réponds que le public a le droit d'être informé : un homme est mort tout seul dans son appartement! Personne ne s'est occupé de lui alors qu'il était en vie, et pas davantage après sa mort.

Il précise qu'il est touché, mais qu'il ne peut rien faire. Que ça n'intéresse probablement personne.

Pourquoi ne pas simplement raccrocher et courir prendre un bain bouillant ?

Mon insistance est inhabituelle. Je ne me sens pas moi-même.

- Mais j'ai tout vu! C'est moi qui ai trouvé le corps! On pourrait probablement même aller prendre des images dans l'appartement!

Il me demande de rester en ligne.

S'il y a de bonnes images à prendre, là, c'est une tout autre histoire.

_____ 23 décembre _____

Julia Chose me rencontre devant l'immeuble de l'appartement de monsieur Landry.

Je ne me souviens pas de son nom, imprononçable. Du polonais. Ça finit en « ska ». Je n'ai jamais été douée pour les langues.

Elle a un beau visage. Normal qu'elle veuille le montrer à la télévision.

- Vous êtes la journaliste envoyée par Éric Pelletier?

- Stagiaire. Je suis stagiaire. Enchantée de vous rencontrer! Je trouve ça important, votre organisme. Je suis heureuse de vous aider.

Elle me précise qu'elle compte préparer un reportage au mieux de ses capacités. La direction de l'information va le regarder et décider si elle le diffuse. Une sorte de test.

Monsieur Landry n'a même pas droit à une vraie journaliste. Preuve supplémentaire de notre manque d'intérêt collectif envers les gens dans sa situation. Cela m'attriste.

Je me rends compte à cet instant qu'elle n'est accompagnée d'aucun caméraman.

- Je prends les images moi-même. Je suis vidéaste.

Ça n'a pas l'air sérieux, tout cela.

Nous montons vers l'appartement. Julia traîne un gros sac en plus de sa caméra. Elle est bien frêle pour porter autant d'équipement. Pourvu que la porte ne soit toujours pas verrouillée. Sinon de quoi aurais-je l'air?

Nous entrons sans difficulté dans le minuscule appartement. Soulagement. Les policiers n'ont rien déplacé.

Elle fait la moue. L'odeur du cadavre est encore bien présente.

Elle me suit dans la chambre où je l'ai découvert, la veille. Il y a encore des traces de fluides foncés sur les draps. Je détourne le regard. Décidément, je vais en faire des cauchemars!

Julia Chose sort sa caméra. Pendant qu'elle prend ses premières images, j'inspecte la commode à côté du lit. À peine quelques vêtements. Une vieille photo. Sans trop réfléchir, je la mets dans ma poche.

Et si nous étions en train de laisser nos empreintes partout sur la scène d'un crime, malgré ce qu'a dit l'enquêteur? Ça me rend nerveuse.



Julia Chose m'annonce qu'elle veut réaliser avec moi une entrevue là où nous sommes, dans la chambre du défunt. Elle a besoin d'espace pour poser sa caméra. Elle déplie un trépied. Je me dégage. Elle me dévisage. Je ne comprends pas pourquoi. Après quelques secondes d'hésitation, elle m'annonce qu'elle a besoin d'éclairage supplémentaire pour mon visage et sort de son grand sac un panneau lumineux.

Elle cherche une prise de courant pour le brancher et se penche pour inspecter le mur. Elle y trouve une prise mal fixée dans le gypse. Elle en préférerait une autre, plus solide et sécuritaire.

- Aidez-moi à pousser la commode. Il y a peut-être une autre prise derrière.

Nous déplaçons donc le meuble en tentant de ne rien abîmer. Ce faisant, je ne peux m'empêcher de penser que nous laissons encore plus d'empreintes. Et comble de la malchance, nous ne découvrons aucune prise.

Or, nous constatons qu'une grande portion du gypse a été découpée et posée sur le sol, donnant accès à l'intérieur du mur.

- Tenez le morceau de gypse, je vais voir ce qu'il cache.

Julia est trop curieuse. Elle ne devrait pas fouiner et se contenter de faire son entrevue.

Ses yeux s'écarquillent. Elle me laisse voir ce qu'il y a dans le mur. Des tablettes ont été aménagées entre les montants de bois. Dessus, des poupées Barbie. Assises. Classées. Dans un ordre et une régularité qu'on ne retrouve nulle part ailleurs dans ce capharnaüm. Certaines poupées portent des tenues démodées.

Je suis si déstabilisée que j'en viens presque à m'asseoir sur le lit, dans les fluides séchés.

Julia Chose actionne sa caméra. Elle est complètement absorbée par sa prise d'images, fascinée par la découverte. Elle ne dit pas un mot.

L'isolement des personnes en situation de grande pauvreté n'est plus un problème qui l'intéresse. Les secrets de monsieur Landry prennent maintenant toute la place.

5 janvier

J'ai pensé à monsieur Landry pendant tout le temps des Fêtes. J'ai décidé de lui consacrer un peu de mon énergie. Les filles du bureau me trouvent intense, mais tant pis.

Les dossiers complets des Gardiens de l'espoir m'ont révélé son prénom. Reynald.

Rien d'instructif dans sa demande d'aide alimentaire d'urgence, à part un triste bilan financier. Ses seules sources de revenus étaient sa pension de Sécurité de la vieillesse et son supplément de revenu garanti.

J'ai relancé les policiers. Ils m'ont informée qu'ils tentent toujours de retrouver des proches. Ils ont émis des avis, sans succès jusqu'ici. Si dans une dizaine de jours personne ne s'est manifesté, l'État va l'enterrer dans une fosse commune quelque part. Pas de pierre tombale. Ça fend le cœur. Je prie pour qu'on retrouve quelqu'un qui l'ait aimé.

Monsieur Landry est tristement devenu un « corps non réclamé ». Il paraît qu'il y en a des centaines tous les ans. Des gens qui meurent sans que quiconque ne se soucie de leur sort ou bien que personne n'a les moyens d'enterrer. Ça coûte cher, une dernière demeure.

J'aimerais être capable de lui offrir des funérailles dignes de ce nom, mais avec mon salaire d'adjointe administrative, impossible de payer une facture qui s'élève à des milliers de dollars. La seule chose à ma portée, c'est la messe. J'ai donc décidé de dédier une cérémonie à sa mémoire. Je ne sais pas s'il était catholique, mais une ou deux prières ne peuvent jamais nuire au repos de l'âme.

Je suis seule à y assister. Le prêtre a l'air détaché. Il fait le minimum. À défaut d'avoir des détails sur le défunt, il parle de la solitude du Christ. J'imagine que c'est mieux que rien.

J'aurais pu choisir le curé de ma paroisse. Au moins, je le connais personnellement. Par délicatesse et respect pour monsieur Landry, j'ai plutôt choisi que le service aurait lieu dans son quartier, à deux pas de son appartement de la rue Notre-Dame.

Je communie et la fin de la messe est expédiée.

Surprise. Julia Chose m'attend à la sortie de l'église.

Elle n'a pas osé entrer, qu'elle me dit. Elle n'est pas pratiquante. Dommage. Les Polonais ont eu droit à un pape, ça devrait leur stimuler la foi.

Elle a fait des découvertes qu'elle veut partager avec moi. Je lui propose d'aller prendre un café. Elle accepte.

C'est donc sur la banquette d'un restaurant de déjeuners qu'elle m'expose le fruit de son travail et de sa réflexion des derniers jours.



-Vous avez vu que mon reportage n'a pas été diffusé avant Noël?

Bien entendu. Ça m'a crevé le cœur.

-C'est moi qui ai décidé de ne pas le sortir. J'ai voulu mener ma petite enquête. J'étais obsédée par la présence des poupées.

Elle place une grande photo sur la table. On y voit le trou dans le mur de la chambre de monsieur Landry.

-C'est l'impression d'une image que j'ai prise à la caméra le 23 décembre dernier. Regardez la première poupée Barbie. Celle tout en haut, à gauche, avec le maillot de bain rouge. C'est une Barbie de la collection Malibu, commercialisée en 1975. Maintenant regardez celle assise juste à côté. La ballerine. C'est un modèle de Barbie qui a été lancé l'année d'après, en 1976. Celle juste à côté? Je vous le donne en mille. Une Barbie superstar. Modèle de l'année 1977. Qu'est-ce que ça vous dit?

-Ça me dit que monsieur Landry était un collectionneur de Barbie.

Le rôle de Docteur Watson ne me va pas très bien.

-Tous les ans depuis 1975, monsieur Landry s'est procuré une poupée Barbie qu'il a placée dans son mur. Il y en a quarante. Ça va jusqu'à l'an dernier. La Barbie complètement à droite. Je me souviens d'en avoir acheté une semblable à ma petite nièce.

Je suis contrariée.

-Julia, je vous ai contactée pour qu'on parle du sort de nos aînés, pas pour qu'on fouille dans les affaires d'un pauvre homme qui est mort. Respectons-le!

-Vous n'êtes pas curieuse de savoir pourquoi il faisait cela? Qui il était vraiment?

J'avoue que je me suis demandé à quoi a pu ressembler sa vie. Mais pas de là à être indiscreète. Julia Chose ne semble avoir aucune gêne.

-J'ai fait des vérifications. La police m'a confirmé que Reynald Landry n'était pas au registre des délinquants sexuels. Il ne faisait pas l'objet de surveillance.

Je devine au ton qu'elle emploie que ça ne l'empêche pas de penser qu'il était louche.

Depuis la découverte, je me dis que monsieur Landry était un homme avec un cœur d'enfant, peut-être un nostalgique. Je ne

me suis pas autorisée à penser autre chose.

-J'ai aussi vérifié dans nos archives de reportages. En 1975, la jeune Isabelle Dubois, dix ans, a fait une fugue dans le petit village de Lac-aux-Sables, au centre de la Mauricie. Elle n'a jamais été retrouvée vivante. Lorsqu'elle a été vue pour la dernière fois, elle portait un manteau bleu et un sac en bandoulière. Les policiers ont passé sa chambre au peigne fin pour savoir ce qu'elle aurait pu emporter avec elle. Ils ont conclu qu'au moment de sa disparition, elle avait vraisemblablement en sa possession un montant de cinquante dollars en liquide, quelques livres et une poupée Barbie en maillot de bain rouge. Voulez-vous que je continue?

Je lui fais signe que oui.

Habituellement, j'avale les crêpes au sarrasin avec l'application du condamné à mort qui savoure son dernier repas. Ce matin, la stagiaire me coupe l'appétit avec ses allégations. Comme si j'étais liée à monsieur Landry!

Je suis choquée qu'on se permette de ternir sa mémoire.

-Julia, avez-vous mentionné tout cela à la police?

Elle ne l'a pas fait. Elle est consciente du danger de faire de tels rapprochements, sans la moindre preuve.

-Je dois attendre d'avoir plus d'éléments pour établir des liens entre monsieur Landry et la jeune fille disparue. Sinon, les policiers ne me prendront pas au sérieux.

Elle a raison. Tout est circonstanciel. La poupée Barbie au maillot de bain rouge a dû être vendue à des millions d'exemplaires. Pas même l'amorce d'une piste pour montrer que Reynald Landry s'est trouvé en présence d'Isabelle Dubois.

-Il y a quelque chose qui vient compliquer mon travail, ajoute-t-elle. J'ai voulu retourner dans l'appartement pour examiner les poupées de plus près. Le propriétaire a déjà tout vidé. Il n'a pas attendu de savoir si quelqu'un allait réclamer les biens de son locataire. En clair : tout ce qu'on a concernant les poupées, ce sont les images que j'ai tournées avant Noël.

Elle devrait y voir un signe du destin et cesser ses suppositions.

-Il me reste à interroger les voisins pour en apprendre davantage. Peut-être qu'ils peuvent me révéler quelque chose d'intéressant...



J'en doute. Si les voisins étaient attentifs à ce qui se passe autour d'eux, ils n'auraient pas ignoré cet homme au point de le laisser pourrir seul dans son appartement pendant des semaines.

- Comme si ce n'était pas suffisant, j'ai un autre problème.

Décidément.

- Je peux les questionner sur les allées et venues de monsieur Landry, mais je ne peux pas leur demander de l'identifier. En fait, je ne sais même pas à quoi il ressemblait! Il me faudrait une photo.

Je souris et me lève de table. Rien ne sert de prolonger un repas où je n'ave pas une seule bouchée. Je demande à Julia Chose de me téléphoner le lendemain.

J'ai de quoi l'aider. Seulement, je ne suis pas convaincue d'avoir le goût de le faire.

6 janvier

Je rencontre Julia devant le 2464 Notre-Dame après un pénible arbitrage intérieur au profit duquel j'ai cédé une partie de mon sommeil. J'ai longuement hésité. Presque regretté d'avoir accepté ce nouveau rendez-vous.

Je ne peux plus reculer maintenant. Je lui remets la photo que j'ai subtilisée dans la chambre de monsieur Landry au moment de mon entrée par effraction.

Elle a dû être prise dans les années soixante ou soixante-dix. En noir et blanc, elle montre un jeune homme aux cheveux lustrés enlaçant une fille blonde au front haut et aux lèvres trop fines. Ni l'un ni l'autre ne sont vraiment séduisants, mais on lit le bonheur sur leurs visages. Ils ont l'air amoureux.

- J'imagine que c'est lui, Reynald Landry. Les voisins le reconnaîtront si c'est bien le cas.

Elle me répond que je suis cool. Une marque de reconnaissance, dans le vocabulaire des jeunes.

Je me sens plutôt honteuse d'avoir volé la photo. Je n'ai jamais rien volé d'autre auparavant.

- Rassurez-vous. Si vous ne l'aviez pas prise, elle serait au dépotoir en ce moment. Vous l'avez sauvée de l'oubli.

Qu'elle le décroche, son prix Pulitzer et qu'on en finisse avec cette affaire malsaine. Je reste sur le trottoir, incapable de faire

un pas de plus vers l'immeuble. Julia Chose a déjà le nez collé à la fenêtre de l'appartement du rez-de-chaussée. Elle frappe à la porte. Une grosse femme vient ouvrir. Des enfants mènent un train d'enfer derrière elle.

- Qu'est-ce que tu veux, toi?

- Je veux vous poser quelques questions sur l'homme du deuxième étage.

- Y'a personne au deuxième étage. Un des appartements est sans locataire depuis des mois. L'autre vient d'être vidé, y'a quelques jours. Les gars d'une compagnie de nettoyage sont débarqués. Sont partis avec les meubles et toutes les cochonneries du vieux malcommode.

La femme s'allume une cigarette.

- Y'ont fait tellement de bruit qu'y'ont empêché les petits de dormir. J'en ai deux qui font encore des siestes dans la journée.

Julia Chose écoute avec attention.

- Un vieux malcommode, vous avez dit?

- Y fait peur aux enfants.

- Il est mort.

- Je sais. Les policiers sont venus. Faut que je braille?

- Non. Je veux simplement savoir pourquoi vous ne l'aimiez pas.

- Ça fait quatre ans que je suis ici. Lui, y'habitait en haut depuis toujours. Sais-tu combien de fois il m'a parlé?

Julia attend la réponse sans se risquer à suggérer quoi que ce soit.

- Une fois. Une seule maudite fois! C'était y'a trois ans à peu près!

- Vous souvenez-vous de ce qu'il vous a dit?

- Es-tu de la police? T'as pas l'air ben vieille.

Julia sourit.

- Je suis journaliste.

Je me demande si je dois la reprendre et crier à la dame qu'elle n'est que stagiaire. Les jeunes ont l'éthique un peu flexible. Je m'abstiens néanmoins.



- Je veux seulement apprendre qui était l'homme qui vivait au-dessus de chez vous.

La grosse femme ne résiste pas.

- Le père d'un des petits était violent. J'ai eu peur. J'suis montée au deuxième étage et j'ai frappé chez lui. J'lui ai demandé si je pouvais utiliser son téléphone pour appeler de l'aide. Il m'a dit de sacrer mon camp.

Elle tire une longue bouffée sur sa cigarette.

- Ça fait que demande-moi pas si je l'aimais. J'lui ai jamais adressé la parole après ça.

- Peut-être qu'il n'avait pas le téléphone.

- C'est pas une raison pour agir en sauvage.

- Vous n'avez eu aucun échange depuis cet incident?

- Pas un traître mot. Il ne voulait même pas nous approcher.

- Pourquoi, selon vous?

- Comment tu veux que je le sache? Y devait pas aimer les enfants. On aurait dit qu'y se tenait loin.

- Il s'appelait bien Reynald Landry?

La grosse femme hausse les épaules. Julia lui montre la photo.

- Pouvez-vous me dire au moins si c'est lui?

Elle l'examine longuement.

- T'as rien de plus récent?

- J'ai bien peur que non.

- Ça pourrait être lui. Si tu lui ajoutes une barbe et une quarantaine d'années, le gars là-dessus pourrait ressembler au vieux malcommode.

Julia Chose conclut son entretien.

- Une dernière chose... Madame?

- Gélinas. Marie-Pierre Gélinas.

- Vous n'avez rien senti de bizarre ces dernières semaines, venant de chez lui?



- Ça a toujours senti la charogne au deuxième. Le vieux ramassait plein de vidanges qu'y laissait traîner sur la galerie. On a eu des ratons laveurs souvent! J'ai demandé au propriétaire de le forcer à ramasser. Y s'en foutait. Lui aussi, c'est un cochon. Veux-tu que je t'en parle?

Poliment, Julia Chose lui répond qu'elle n'a pas besoin d'un portrait aussi nuancé du propriétaire de l'immeuble. Elle s'excuse et vient me retrouver sur le trottoir.

- Vous avez entendu comme moi? Il faisait peur aux autres.

Si seulement elle voyait ce que je vois en livrant mes paniers de Noël! Nombreux sont les gens en situation de grande pauvreté qui sont aussi en rupture sociale. C'est un cercle vicieux : ils s'éloignent des gens et les gens s'éloignent d'eux.

- Rejoignez-moi à la station de télé en début d'après-midi. On va faire une balade en voiture.

Ça a l'air de l'amuser. Le monde est étrange.

Avant de suivre Julia là où elle veut m'emmener, j'ai besoin d'être rassurée. Je me dirige donc vers l'église de la paroisse de monsieur Landry. Le prêtre ne me fait pas un meilleur effet que la veille. J'ai encore une fois l'impression de le déranger.

Je lui demande de s'asseoir à mes côtés quelques instants, devant le chœur.

- Vous me reconnaissez, monsieur le curé? C'est moi qui vous ai demandé une messe en mémoire d'un homme de votre paroisse : Reynald Landry.

- Évidemment, madame. C'était hier.

Vieux complexe. J'ai toujours l'impression que les gens ne me remarquent pas ou qu'ils m'oublient aussitôt. Je lui explique que je suis liée aux Gardiens de l'espoir.

- J'ai vérifié dans nos dossiers et c'est vous qui avez fait remplir à monsieur Landry sa feuille de demande d'aide alimentaire.

- C'est possible.

Je lui montre la vieille photo de monsieur Landry pour lui rafraîchir la mémoire, en le priant de l'imaginer plus vieux de quelques décennies.

- Il portait aussi une barbe, apparemment.

Le prêtre me fixe.

- Je me souviens de lui.

Difficile de comprendre pourquoi, dans ce cas, il a offert une messe si impersonnelle. Il aurait pu parler un peu de leurs... contacts.

- Était-il un de vos fidèles?

- Pas vraiment. On ne le voyait pas le dimanche, si c'est ce que vous voulez savoir.

Je me risque alors à demander dans quel contexte il l'a connu.

- Connus est un bien grand mot. Disons que c'est quelqu'un que j'ai aidé à quelques reprises. Monsieur Landry était un homme qui souffrait beaucoup. De solitude, entre autres. Il avait peur d'aller vers les autres. Il vivait pratiquement en ermite. Il ne parlait presque jamais à qui que ce soit. C'est moi qui l'ai dirigé vers la soupe populaire pour qu'il mange un peu à la fin du mois, vers les Gardiens de l'espoir pour de l'aide à l'approche des Fêtes. Je lui ai aussi offert du soutien spirituel.

- Vous l'avez reçu à la confesse?

Il me sourit.

- Je ne répondrai pas à cela.

Je ne me reconnais pas. Mon indiscrétion est digne d'une jeune effrontée comme Julia.

- Je suis désolée d'avoir posé la question. Ce que je cherche à savoir, c'est seulement si... c'était un homme bon.

Le prêtre ferme les yeux.

- Tous les hommes sont fondamentalement bons.

- Vous comprenez ce que je veux dire.

Il se tourne vers moi.

- Monsieur Landry est quelqu'un qui a connu de grandes difficultés. Il a eu besoin de l'aide de Dieu, de son pardon. Je l'ai invité à trouver en Dieu une source de réconfort, pour alléger le poids qu'il avait sur les épaules.

Je n'ose pas en demander davantage. Je me lève, le remercie et quitte l'église en me signant de la croix. Plus je cherche et moins j'obtiens de réponse.

L'affiche verte au bord de la route indique le début du territoire de Lac-aux-Sables. Je me demande encore ce que je fais là, à accompagner Julia dans ses recherches.

La route 153 devient, en plein cœur du village, la rue Saint-Alphonse. Nous tournons à gauche sur une autre route, la 363, rebaptisée ici rue Principale.

Julia s'oriente sans hésitation avec le GPS de son téléphone portable. Autrefois, il aurait fallu déplier de grands plans sur le tableau de bord pour s'y retrouver.

Elle s'arrête devant une petite maison carrée.

- Pourquoi faites-vous cela, Julia?

- Quoi?

- Aller voir les parents d'Isabelle Dubois?

- Pour tenter de savoir s'il y a un lien entre leur fille, sa disparition et Reynald Landry. Et pour votre information on ne va voir que le père d'Isabelle Dubois. Sa mère est morte il y a quelques années.

Dans quel état peut se trouver un homme qui a attendu des réponses concernant la disparition de sa fille pendant plus de quarante ans? J'ose à peine l'imaginer.

- On va leur dire quoi? Qu'on a simplement retrouvé chez un homme décédé une poupée qui ressemble à celle que leur fille avait au moment de sa disparition?

Elle me répond que c'est précisément ce qu'elle entend faire.

- On ne peut pas faire comme s'il n'avait pas le profil. Il vivait seul. Il n'avait pas de bons contacts avec les autres. Il faisait peur aux enfants. On tient quelque chose.

Je ne suis pas psychologue, mais je pense qu'il en faut davantage pour identifier un psychopathe ou un tueur d'enfant.

- Qui, Julia, pourrait se souvenir de l'avoir aperçu il y a quarante ans?

- Je sais que c'est improbable. Heureusement, grâce à vous, on a une photo d'époque! Ce sera plus facile de raviver les souvenirs.

Rien ne réussit à la freiner.



Nous sommes accueillies à la porte par une femme dans la cinquantaine. Elle se présente : Caroline Dubois, la sœur d'Isabelle. Julia explique les raisons de notre visite. Son regard s'assombrit.

- Encore cette affaire-là, dit-elle. Entrez.

Caroline Dubois explique qu'elle ne compte plus les nouvelles pistes, les signalements, les développements de l'enquête qui leur ont donné, à sa famille et elle, de fausses joies pendant des décennies. Au point de briser leurs vies.

Elle nous conduit au salon. Un homme âgé est assis au bout d'un grand sofa, calé dans des coussins.

- Papa, il y a de la visite pour toi.

Il regarde par la fenêtre. Nous nous assoyons à ses côtés. L'homme ne tourne même pas son regard en notre direction.

- Il souffre de la maladie d'Alzheimer depuis quelques années. Son état se détériore rapidement.

Elle lui sourit, même s'il ne la regarde pas.

- Je ne peux déjà plus le garder avec moi, ici, à la maison. J'attends une place dans une résidence.

- Quelle tristesse!

Mes mots s'échappent. Caroline me corrige.

- Une bénédiction, vous voulez dire! C'est un homme qui a vécu d'espoir pendant si longtemps... Il a été rongé par le chagrin, l'angoisse. Ses recherches d'Isabelle se sont transformées en obsession. J'ai toujours considéré que la maladie de l'oubli était, dans son cas, une sorte de cadeau. Une façon d'alléger son esprit. Il est calme, maintenant.

Je comprends son point de vue. Elle m'émeut.

- On était persuadés que personne ne trouverait jamais celui qui a enlevé ma sœur. Vous avez du nouveau?

Je suis embarrassée. Les faibles éléments de Julia ne pourront pas lui donner espoir.

La stagiaire exhibe la photo de Reynald Landry. Elle demande à Caroline si elle le reconnaît.

- Je ne l'ai jamais vu.

Caroline tente d'obtenir une confirmation de la part de son père qui tourne lentement la tête vers nous. Il ne semble pas comprendre.

- Faut pas s'en faire. Il est complètement perdu.

Julia est déçue. Avec ce qui lui reste de confiance, elle sort l'autre photo. Celle du mur défoncé et des poupées. Elle demande à Caroline Dubois si elle y reconnaît la poupée de sa sœur.

- Je ne sais pas. J'avais douze ans quand elle a été enlevée. Je me souviens qu'elle avait une Barbie au maillot de bain rouge avec laquelle elle aimait jouer. Je pense qu'elle ressemblait à celle-ci, mais... Avez-vous retrouvé de l'ADN?

Ce serait si facile si c'était le cas! Nous ignorons si un prélèvement a été fait chez monsieur Landry. Pour le moment, que des hypothèses.

Nous sommes interrompues par une voix.

- 'Sabelle...

Au bout du sofa, monsieur Dubois a le regard rivé sur la photo des poupées. Une larme coule sur sa joue.

Julia Chose nous conduit dans un bar. Elle approche de vieux habitués et leur montre la photo de Reynald Landry. Personne ne peut l'identifier. Même chose à la seule épicerie du village, où j'ai l'impression que nous gênons les clients qui mettent en sac leurs achats.

- Allons au salon de coiffure. Si on n'a pas de succès, on visitera les terrains de camping. Il y en a plusieurs. Certains existaient même dans les années soixante-dix. On va forcément trouver quelqu'un qui se souvient d'avoir vu Reynald Landry rôder dans le coin!

Une partie de moi admire la force de sa conviction. Une autre est complètement exaspérée.

Au salon de coiffure, nous nous faisons dévisager par deux femmes d'âge mûr qui prennent un café. Difficile de savoir qui est coiffeuse et qui est cliente.

Julia initie la conversation.

- Excusez-moi, j'aimerais vous demander d'identifier quelqu'un.

- Pourquoi on ferait ça?



Celle des deux femmes qui a posé la question se lève et s'approche de nous. J'en déduis qu'elle est la propriétaire du salon. L'autre s'éloigne et se dirige vers le fond de la pièce.

Julia lui tend la photo de monsieur Landry.

- Je veux que vous remontiez dans le temps. Dans les années soixante-dix. Avez-vous vu cet homme à Lac-aux-Sables?

- Pourquoi il t'intéresse?

- Je pense qu'il peut être lié à la disparition d'Isabelle Dubois. Je suis journaliste.

La dame lui lance un regard dur.

- On ne rigole pas ici avec l'affaire Dubois.

Julia est calme et affirmée.

- Je vous assure qu'on est très sérieuses dans nos recherches.

J'ai envie de me dissocier de sa démarche, mais je n'ai aucune explication à fournir sur les raisons de ma présence, sinon... Sinon quoi? La curiosité?

- Des centaines de personnes ont participé aux recherches. Les policiers de la Sûreté du Québec ont consacré des années à cette enquête. Ils n'ont jamais eu de véritable piste. Ici, quand on parle d'Isabelle Dubois, ça ravive de vieilles douleurs.

Julia semble surprise par le ton presque menaçant de la coiffeuse.

- T'as quoi? Vingt ans? Et tu penses que tu vas débarquer ici et secouer tout le village? Va la porter à la police, ta photo. Si la police pense que c'est sérieux, on va collaborer avec elle.

C'est peut-être l'effet du hasard, mais je crois entendre une sirène.

La femme qui s'était éloignée de nous brandit son téléphone cellulaire depuis le fond de la pièce.

- Justement, les policiers s'en viennent. Je viens de les appeler.

Mon pouls s'accélère.

Oh mon Dieu, oh mon Dieu, oh mon Dieu!

La coiffeuse nous pousse vers la porte du salon.

- Je pense que vous devriez retourner chez vous.

Nous regagnons la voiture. Julia est ébranlée. Je suis au bord des larmes. Trop-plein d'émotions.

- Julia, faisons ce que la dame nous demande.

J'espère qu'elle n'est pas fière d'elle.

Elle démarre, résignée.

Le retour à la maison se fait dans un silence presque complet.

13 janvier

Je sais que je ne devrais plus jamais penser à cette affaire. Je n'y arrive pas.

Je joins l'enquêteur qui m'a interrogée et qui est en charge des recherches concernant les proches de Reynald Landry.

Il me confirme que la publication des avis n'a servi à rien. Aucun membre de sa famille ne s'est manifesté.

- Il y aura donc disposition du corps selon les prescriptions de la loi.

Dieu, faites que personne n'emploie des mots comme ceux-là après ma mort! Je veux être pleurée et portée en terre, pas qu'il y ait disposition de ma dépouille selon les prescriptions de la loi.

- Pas facile, Madame, de trouver de la famille quand on a affaire à un homme né à Hawkesbury en Ontario, qui était fils unique et qui a vécu pratiquement coupé du monde pendant des dizaines d'années... On nourrissait pas beaucoup d'espoir.

Il ne se rend pas compte qu'il en dit probablement trop.

16 janvier

La femme assise devant moi se tient droite. Ma présence la rend nerveuse, de toute évidence. Elle est surprise. Je ne me suis pas annoncée. Elle pince ses lèvres déjà minces et les fait presque disparaître. Elle parle avec un accent franco-ontarien. Elle roule ses « r ».

J'ai mis deux jours à la retracer. Deux jours de congé que j'ai dû puiser dans ma banque pour mettre un terme à ce qui me hante. Les filles du bureau sont inquiètes. Je leur expliquerai tout à mon retour.



Claire Bérard-Taillon a près de soixante-dix ans. Ses longs cheveux gris sont attachés en queue de cheval. Elle ressemble à la jeune fille qu'elle a été et dont l'image a été immortalisée sur la photo que j'ai volée dans la chambre de Reynald Landry. Le sourire amoureux en moins.

Je l'ai retrouvée en utilisant, honte à moi, la technique de Julia la stagiaire. J'ai sillonné Hawkesbury, petite ville ontarienne où presque tout le monde parle le français: la mairie, des restaurants, un café Tim Horton's. C'est là qu'un vieillard a reconnu Reynald Landry sur les photos que je lui ai présentées. Il m'a dit qu'ils avaient grandi l'un près de l'autre. Qu'ils étaient dans la même classe, à l'école élémentaire.

- Ça remonte à loin! Je sais que son père pis sa mère sont morts y'a belle lurette. Mais sur ta photo, c'est drôle, y'a la femme à Taillon.

Il m'a donc dirigée vers elle. C'était si simple!

Claire Bérard-Taillon a connu Reynald Landry et peut me donner des réponses.

- Je suis ici parce que c'est moi qui ai trouvé le corps de monsieur Landry. J'allais lui porter un panier de nourriture pour Noël. Il était... déjà mort quand je suis entrée.

Pas besoin de lui donner plus de détails sur les circonstances de ma découverte.

- Il y avait peu de choses dans sa chambre. Seulement une photo de lui en votre compagnie. J'ai voulu vous rencontrer. Pour que vous me parliez de lui.

Elle cherche à en savoir plus sur ses derniers moments, sur l'endroit où il vivait, sur sa situation familiale. Je n'ai aucune réponse satisfaisante à lui fournir. Je lui expose ma seule motivation : trouver quelqu'un pour qui il a compté. Prouver qu'il ne mérite pas d'être oublié.

Elle s'ouvre un peu.

- Il a été mon fiancé, vous savez. On s'est beaucoup aimé! Il a vécu près d'ici. Son père travaillait dans une usine. Il voulait faire la même chose. Il n'était pas bien doué à l'école.

Je l'écoute pendant de nombreuses minutes me parler de celui qu'elle a un jour considéré comme l'homme de sa vie.

Elle me raconte qu'ils ont passé leur jeunesse ensemble et que leur amour est né presque naturellement. Ils ont juré de ne

jamais se quitter. Elle est même tombée enceinte dans les années soixante-dix. Un enfant souhaité, chéri. Le plus grand moment de bonheur de sa vie.

- C'était un homme doux. Un passionné...

De la musique à mes oreilles.

- ... Quand il ne buvait pas.

Elle s'arrête et m'annonce qu'elle n'est pas à l'aise de m'en dire davantage. J'insiste.

- Il y a des gens qui pensent que cet homme a pu faire quelque chose de mal. Qu'il avait de bonnes raisons de se couper du reste du monde. J'ai besoin que vous me disiez ce que vous savez.

L'exercice est pénible pour elle.

- On était en train de faire la chambre du bébé. Il achetait plein de jouets. À l'époque on ne savait pas si c'allait être un garçon ou une fille. Alors il choisissait des jouets pour les deux : des camions et des poupées! Un soir, il est entré à la maison. Il avait bu. Je n'étais pas fière de lui et je lui ai dit. On s'est chicanés. Il s'est un peu énervé. Il m'a poussée sans vraiment mesurer la portée de son geste. Je suis tombée dans l'escalier. J'ai beaucoup saigné et j'ai perdu le bébé. C'était une fille.

- Et après?

- Je lui en ai voulu. On s'est séparés.

- Vous ne l'avez plus revu?

- Oh oui, une fois. Des mois plus tard. Je l'ai cherché. Je suis allée lui dire que je lui pardonnais. Il avait arrêté de boire. Il s'était repris en mains. Mais surtout, il avait tellement de peine! Il était rongé par le chagrin. Il ne guérissait pas. Il gardait les jouets de l'enfant comme des reliques. Il avait même continué à en acheter, pour se souvenir de ce qu'il avait perdu. Aujourd'hui, on dirait probablement qu'il faisait une dépression... Mais à l'époque, on ne mettait pas d'étiquette sur cet état-là.

- Vous vouliez reprendre avec lui?

- Je l'aimais. Je pense qu'il a commis un geste irréparable, mais qu'il le regrettait. Alors je lui ai dit que je voulais faire ma vie avec lui, s'il me promettait de ne plus jamais toucher à une goutte d'alcool. Il m'a chassée. Il m'a dit qu'il ne se pardonnerait jamais et qu'il me faisait la plus belle démonstration de son amour en me laissant faire ma vie avec quelqu'un d'autre. Je l'ai attendu...



puis j'ai cessé. Il n'est jamais revenu.

Je la remercie de m'avoir raconté des fragments de l'histoire de Reynald Landry. Je n'ai pas besoin d'en entendre davantage. Il est pour moi autre chose qu'un « corps non réclamé », c'est tout ce qui compte.

Je me dirige vers la porte de sa petite maison, puis j'arrête.

- Une dernière question. Où l'avez-vous retrouvé?

Elle a un voile sur les yeux.

- Au Québec. Il s'était réfugié dans le chalet d'un oncle, dans un coin perdu. Hervey-Jonction, qu'on appelait ça. Mais je ne pense pas que c'est le vrai nom du village. C'est loin dans ma mémoire.

J'en perds le souffle.

Je freine les dizaines d'autres questions qui se bousculent dans ma tête. Mon cœur se remet à faire de l'arythmie.

Hervey-Jonction est un secteur du village de Lac-aux-Sables.

Je sors de chez elle sans ajouter un seul mot.

Garder le silence est peut-être à ce moment précis une mauvaise décision, mais je considère qu'en apprendre davantage ne ferait de bien à personne.

FIN

